

HISTOIRE
UNIVERSELLE

21/10/17
35

A

HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELATRE
LACOMBE ET NOEL DES VERGERS

TROISIÈME ÉDITION PARISIENNE

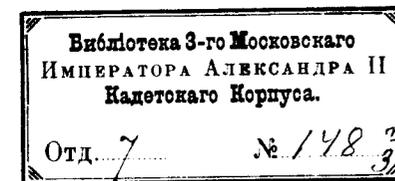
entièrement revue

D'APRÈS LA DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME TROISIÈME



A PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56.

M DCCC LXVI

HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

SUCCESSIONS D'ALEXANDRE. — La Syrie et les Séleucides. — Les Lagides en Egypte. — La Macédoine et la Grèce. — Grande Grèce. — CARTHAGE. — Première guerre punique. — Deuxième guerre punique. — Guerre des Romains en Europe et en Asie. — Intérieur de Rome. — Les Achéens de la seconde guerre macédonienne. Conséquences de cette guerre. — LES HÉBREUX. — Soumission de la Grèce et abaissement de la Syrie. — Troisième guerre punique. — Littérature grecque. — Beaux-arts et sciences. — Philosophie. — Art du dessin. — Culture des Romains. — LA CHINE : le pays et ses habitants. — Temps très-reculés. — Considérations sur les antiquités des Chinois. — Première, deuxième et troisième dynastie. — Lao-Tseu. — Confucius. — Constitution. — Écriture et langue. — Arts et sciences. — Littérature. — Mœurs. — Épilogue.

CHAPITRE PREMIER.

SUCCESSIONS D'ALEXANDRE.

« Après qu'Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, eut
« défait Darius, roi des Perses et des Mèdes, il livra encore beau-
« coup de batailles, prit les villes les plus fortes, mit à mort les
« rois de la terre, parvint aux limites du monde, s'enrichit des
« dépouilles d'une multitude de peuples, et la terre se tut devant
« lui. Il réunit des forces immenses ; avec son armée, d'une va-
« leur indomptable, il se rendit maître des nations et de leurs
« princes, qui devinrent ses tributaires, et son cœur s'enfla d'or-
« gueil. Après cela, il tomba malade, et, s'apercevant de sa fin,
« il fit venir en sa présence les grands de sa cour qui avaient été
« élevés avec lui dès leur première jeunesse, et leur partagea son
« royaume (1). » Il s'écriait en mourant : *Je laisse mon empire*

(1) Livre I des Machabées, ch. 1.

au plus digne; mais je prévois que mes amis célébreront mes funérailles les armes à la main.

En effet, le jour même où il donna à ses soldats sa main mourante à baiser, cavaliers et fantassins furent au moment de se charger aux portes de Babylone (1); puis quand deux jours après ses amis réunirent en conseil les principaux chefs de l'armée, les soldats et le peuple accoururent en foule, et beaucoup de ceux qui n'avaient pas été convoqués firent irruption à grand bruit dans l'assemblée, reprenant ainsi l'ancien droit macédonien de délibérer tous sur les intérêts communs. Perdicas déposa sur le trône d'Alexandre les insignes royaux, avec l'anneau du prince, déclarant renoncer au pouvoir que celui-ci semblait lui avoir conféré en remettant cet anneau entre ses mains. Il dit que l'empire avait besoin d'un chef, que Roxane était enceinte, et que si elle donnait le jour à un fils, il devait succéder à son père. Néarque fut d'avis que le diadème passât à un descendant de leurs rois; mais il ajouta qu'il était urgent d'avoir de suite un chef, sans attendre l'accouchement incertain de Roxane, et il proposa Hercule, qu'Alexandre avait eu de la danseuse Barsine : la phalange manifesta son improbation en choquant ses armes. Ptolémée conseillait d'établir une régence jusqu'à ce que l'on eût un prince capable de régner; d'autres voulaient donner la royauté à Perdicas; enfin, Méléagre proposa Arrhidée, frère naturel d'Alexandre, et la phalange, affectionnée à la race de ses rois et au nom de Philippe, que ce prince avait pris, approuva ce choix à grands cris, malgré l'extrême mécontentement des généraux, dont l'unique but était de s'emparer de l'autorité, chacun pour soi et à l'exclusion des autres.

On portait donc au temple de Jupiter Ammon (2) les restes du hé-

(1) DIODORE DE SICILE, qui puisa ses renseignements dans l'ouvrage de JÉRÔME DE CARDIE, écrivain contemporain, fournit dans ses livres XVIII, XIX et XX la principale base du récit des faits de cette époque. ARRIEN avait écrit l'histoire des successeurs d'Alexandre; mais elle a été perdue, sauf quelques fragments conservés par Photius. Nous nous sommes aidé aussi de PLUTARQUE dans les Vies d'Eumène, de Démétrius et de Phocion; de JUSTIN, dans le livre XIII, et de quelques autres qui ont été examinés et mis à contribution par MANNERT, *Histoire des Successeurs d'Alexandre*, Leipzig, 1786. Voyez aussi CHAMPOLLION-FIGEAC, *Annales des Lagides*, Paris, 1819; DROYSEN, *Geschichte Alexander des Grossen*, Berlin, 1832; FLAHEHN, *Gesch. Macedoniens und der Reich, welche von macedonischen Königen beherrscht wurden*, Leipzig, 1834.

(2) Diodore décrit (liv. XVIII, ch. 26-28) le char funèbre d'Alexandre ainsi que la pompe de ses obsèques, dont les préparatifs durèrent deux ans. Beaucoup d'érudits se sont exercés sur ce monument singulier, en essayant d'en donner la meilleure explication possible, c'est-à-dire en le dessinant; mais, sans parler du

ros macédonien, et déjà ses amis formaient le dessein d'exterminer sa famille et de se partager ses dépouilles. A force d'employer l'épée dans les combats, ils avaient contracté ce besoin d'action qui ne trouve à se satisfaire qu'en se plongeant dans le carnage; privés désormais d'un but commun et d'un chef, il était facile de prévoir leurs sanglantes dissensions. De la famille d'Alexandre il restait Roxane, sa veuve, qui trois mois après mit au monde un fils, héritier du nom paternel et de l'empire; Hercule et Arrhidée, fils et frère naturels du monarque défunt; sa cruelle et orgueilleuse mère Olympias; sa sœur Cléopâtre, aussi veuve; l'adroite Eurydice, fille de Cyane sa tante, mariée plus tard à Arrhidée; enfin Thesalonice, fille de Philippe, qui épousa Cassandre de Macédoine.

Famille
d'Alexandre.

Cratère, l'un des plus vieux généraux, était absent, ainsi qu'Antipater, autre débris de la cour de Philippe. Ce prince, en l'élevant aux premiers honneurs, avait mis en lui une telle confiance qu'il s'écria une fois : *J'ai dormi profondément, parce qu'Antipater veillait*. Alexandre en fit aussi très-grand cas, au point de lui confier non-seulement la Macédoine, mais toute la Grèce, dont le moindre soulèvement aurait pu arrêter les triomphes de l'armée d'Asie. Fidèle à son maître sans en être l'esclave, il conserva son estime tant qu'il vécut; désormais, il se voyait réduit par la nécessité à se maintenir au pouvoir avec la famille royale ou à tomber avec elle. Les autres généraux survivants étaient Léonnat, Lysimaque, Ariston, Perdicas, Ptolémée, Peuceste, Pithon, déjà fameux sous Alexandre; Eumène, Méléagre, Antigone, Séleucus, qui s'illustrèrent dans les querelles dont la mort du conquérant fut suivie. Perdicas, qui l'emportait sur tous par sa naissance, par son grade, par la confiance d'Alexandre et des nobles macédoniens, se mit à la tête de la régence au nom du prince à naître; Méléagre, fort du vœu de la phalange, prit avec Attale parti pour Arrhidée, prince faible de corps et d'esprit, sous le nom duquel il agissait à son gré; il sut en outre faire placer à côté de Perdicas Antipater et Cratère. Mais Perdicas parvint à se débarrasser de Méléagre et de ceux qui le secondaient; une fois même, il fit écraser trois cents soldats sous les pieds des éléphants; puis, afin que chacun des généraux pût satisfaire son ambition, il leur distribua les royaumes, en appa-

Ses généraux.

marquis Poleni et du comte de Caylus, qui s'y employèrent avant que notre époque eût mis en lumière tant d'antiquités grecques, Sainte-Croix aussi le reconstitua, autrement que ne le fit Quatremère de Quincy, dont on peut voir la description et le dessin, fait sur une assez grande échelle, dans les *Mémoires de l'Institut*, tome IV.

Premier
partage.

rence pour les administrer, en fait pour y exercer le pouvoir souverain. Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Égypte; Léonnat, la Mysie; Antipater et Cratère, les États d'Europe; Antigone, la Phrygie, la Lycie, la Pamphylie; Lysimaque, la Thrace; Eumène obtint la Cappadoce et la Paphlagonie, qui étaient encore à subjuguier; Pithon, la Médie, où il eut bientôt à soutenir une guerre dangereuse.

Perdiccas ne réserva rien pour lui, déguisant sous une apparence de désintéressement le désir de rester à la tête de l'armée et de la régence; mais s'il croyait par cette ruse avoir conquis l'autorité, le soulèvement général dut bientôt le désabuser. En effet, cette grande pensée d'Alexandre de faire marcher l'Europe contre l'Asie, et d'allier l'une à l'autre dans l'unité du commerce et des intérêts, fit place aux misérables intrigues, aux rivalités, tantôt ouvertes et secrètes, tantôt violentes et lâches, au moyen desquelles durant vingt-deux ans ces chefs, qui voulaient tous commander et non obéir, se supplantèrent l'un l'autre.

Grèce.

324.

Déjà, du vivant d'Alexandre, la Grèce se plaignait de ces expéditions lointaines, qui l'épuisèrent sans avantage apparent, d'autant plus qu'il traitait les Hellènes avec une orgueilleuse dureté. A peine eut-il donc fermé les yeux, que des soulèvements éclatèrent en Europe et en Asie; ceux qu'il avait répartis dans de nouvelles colonies, parmi lesquels se trouvaient des factieux bannis de leur patrie et des vétérans qui avaient combattu à Issus et à Arbelles, composèrent une armée de vingt-trois mille hommes, tant cavaliers que fantassins; or, comme ils la voyaient grossir de ville en ville, ils pensaient s'ouvrir le passage, revenir en Europe et y opérer des changements à leur profit. Ils avaient à leur tête Philon d'Ænos et Lypodore; mais Perdiccas envoya contre eux dix-huit mille hommes commandés par Pithon, qui, à l'aide des troupes que lui fournirent les satrapes de différentes provinces, et plus encore par la trahison de Lypodore, remporta une victoire complète. Pithon, cependant, loin de vouloir les exterminer, se proposait de les gagner et de s'en faire un appui pour se ménager une souveraineté indépendante; mais Perdiccas, qui avait deviné ses projets, les avait prévenus en donnant l'ordre exprès aux trois mille Macédoniens envoyés pour cette expédition de ne point accorder quartier aux révoltés. Aussi, bien que Pithon leur eût promis la vie et la liberté dans les résidences que leur avait assignées Alexandre, les Macédoniens les assaillirent et les massacrèrent. Perdiccas profita de la circonstance, et, dans la chaleur de la victoire, il fit abolir, aux cris de la multitude, les règle-

ments d'Alexandre qui auraient pu l'empêcher de disposer à son gré des forces et du trésor de l'État.

L'incendie ne fut pas aussi facile à éteindre en Europe, où les dispositions hostiles des Athéniens et des Éoliens, déjà mécontents du rappel des exilés ordonné par Alexandre, finirent par éclater contre Antipater. Léosthène, habile capitaine, qui avait conduit cette trame, se chargea de diriger la guerre une fois qu'elle fut déclarée. Les Locriens et les Phocidiens se réunirent à sept mille Éoliens; les Athéniens, excités par les orateurs Hypéride et Démosthène, rappelés de l'exil, chassaient les garnisons, et, bien que Phocion leur conseillât de ne pas avoir recours à la violence, ils se vantaient d'être prêts à renouveler pour la liberté de la Grèce les prodiges héroïques de Marathon et de Salamine.

Corruption.

Mais combien la Grèce était changée depuis ce temps! Des lois sévères se voyaient encore gravées sur l'airain et sur le marbre; mais l'argent, l'intrigue et le bavardage des sophistes étaient tout-puissants dans Athènes. La flotte qui avait vaincu celle des Perses exerçait maintenant la piraterie, et les capitaines des forces navales communes rançonnaient les îles et les côtes qui ne voulaient pas se racheter du pillage. L'expédition d'Alexandre avait détourné le commerce du Pirée; dans Rhodes et dans Alexandrie se multipliaient les écoles, qui jadis semblaient le privilège d'Athènes. D'excellents artistes y brillaient encore, bien qu'Alexandre en eût emmené plusieurs avec lui; mais ils travaillaient désormais pour les rois et non pour le peuple. La musique et la danse, l'occupation des esprits qui n'ont pas celle des affaires publiques étaient plus cultivées que l'éloquence, l'histoire et la poésie. Trois mille acteurs célébrèrent les jeux en l'honneur d'Éphestion, et Démosthène reprochait à ses concitoyens de prodiguer l'argent pour le théâtre, tandis qu'ils pourvoyaient si mesquinement aux besoins de la guerre.

L'exercice des armes était abandonné à des mains mercenaires; Sparte seule entretenait l'esprit guerrier, mais elle avait perdu ses vieilles institutions politiques, et rien ne restait pour mettre obstacle au débordement des mœurs. A ses sobres banquets, à son brouet noir, avaient succédé des repas exquis qu'on servait sur des tapis précieux; l'éducation s'était amollie, et la femme dépravée. D'après cela, que l'on songe au spectacle que devait offrir la voluptueuse Athènes. Les sommes énormes répandues par les corruptions de Philippe et la générosité d'Alexandre avaient accumulé d'immenses richesses dans les mains de certains hommes, qui les employaient à construire des maisons rivalisant avec les